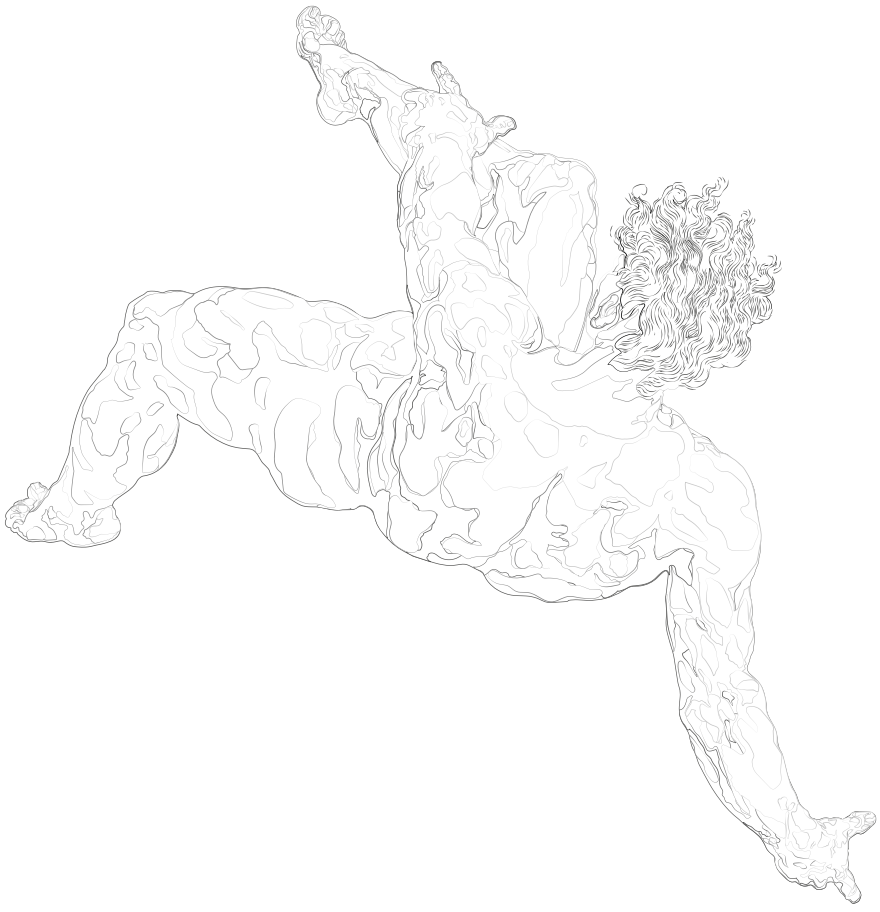


Fabien
Clouette

TOMBANT





TOMBANT

FABIEN CLOUETTE

TOMBANT

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 44

© Éditions de l'Ogre, 2022
Couverture: © Arthur Pumarelli
Studio d'édition: Abble

ISBN: 978-2-37756-125-4

Les illustrations de couverture sont librement inspirées des œuvres des artistes néerlandais Hendrick Goltzius et Cornelis Cornelisz van Haarlem, *La Chute d'Icare* (1588) et *La Chute de Phaéton* (1588) (MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Ancien fonds).

Diffusion-distribution: Harmonia Mundi
www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

Un grand merci à Pauline Rouas et India
Ladha pour leur précieux travail de relecture.

DU MÊME AUTEUR

Une épidémie, 2013, éditions public.net

Quelques rides, 2015 – OGRE N° 2

Le Bal des ardent, 2017 – OGRE N° 14

*SPEEDBOAT - Manifeste pour une littérature
révolutionnaire et illimitée*, avec Quentin
Leclerc, 2019 – OGRE N° 28

la
chute
du
break

Le souffle n'est plus évident. J'ai comme un arrière-goût de poivre en bouche. Quelques fourmis s'agitent le long de mes jambes, dans la pulpe de mes doigts. On n'y voit rien et pourtant je sens un regard. Il n'est pas rare que ce soit le paysage qui nous regarde. Sous l'eau il n'y a plus que les paysages des souvenirs. Ils m'observent couler. Ces paysages immédiats, ce sont des parkings de plage à l'aube, presque vides, des paillotes avec des clés sur la porte, des scooters rouges garés en bas d'appartements de front de mer, des boîtes de nuit fatiguées par la saison, des bacs à marée remplis de lunettes de soleil fluo, des aquariums grands comme des océans. C'est une succession d'instantanés, avec le pari qu'une des images sorte nette, celle, de nuit, en grand-angle, d'un break avec quelques points de rouille aux flancs faisant une sortie de route le long d'une falaise de granit.

La chute dure une seconde. Des phares s'éteignent presque silencieusement, fatalement, au loin de tout. Personne n'est là pour le remarquer, aucun témoin pour entendre la déflagration sourde, qui dérange à peine le vol de chasse des crécerelles. Un déraillement apaisé. La salsa criarde et déformée continue quelques secondes sous l'eau. Puis l'autoradio s'éteint, comme rongé par des bulles.

Tout de suite, le choc fait déraiser les sensations. Des piqûres partout, comme si on s'étouffait dans une dune de poivre. Comme si on léchait une poêle brûlante sur laquelle se prépare un roux trop sec, métallique. Et qu'on passait le macaron au mortier. Puis le tout rapidement reprend vie, déglacé aux vagues. La mer apparaît vraiment et nous fait renouer avec la scène de l'accident. Dans le rétroviseur, Isabella, morte sur le coup. Le corps projeté contre la lunette arrière, elle flotte, arrachée dans la bulle d'air, entourée d'une ceinture de sécurité mal attachée et du matériel de plongée comme s'il s'agissait de lianes de lotus tigré. Stella est inconsciente, un visage sur lequel l'eau monte; elle mourra plus tard les poumons pleins. Pour le moment son sursis est un rêve, un coma. Les portières sont tenues par la pression de la bulle. À ma droite, l'eau s'est seulement engouffrée lorsque V. a brisé la vitre. Dans une nage à contre-courant de la chute, elle a d'abord sombré un peu plus, corps fragile et alourdi, en parallèle de la voiture. Puis ses mouvements l'ont hissée au-dessus des blocs d'eau, jusqu'à la propulser totalement à la surface où elle réussit à flotter tant bien que mal, étouffée par les litres et les litres de mer avalés et ses cris. Quand elle a replongé vers le fond, je n'étais plus dans l'épave. Mon corps continuait de sombrer, détaché mais pris par d'autres courants inexplicables. V. ne s'est pas rendu compte que tout du long, même quand elle plongeait, même quand elle buvait la tasse, elle criait à se casser la voix. Elle aurait pu se noyer dix fois avant de rejoindre finalement un banc de sable où elle avait à peu près pied, et où l'hélicoptère l'a trouvée en hypothermie, délirante,

vers 15 heures le lendemain. Elle flottait dans une mare comme dans une baignoire.

C'était comme franchir une porte vitrée qui ne mène vers rien d'autre qu'un silence noir. On avait, juste avant la coudée, croisé deux policiers à moto. Dans le rétroviseur, j'ai cru qu'ils faisaient demi-tour et j'ai accéléré. Ensuite, un chien. Et quelques virages plus loin, c'était comme un grand sas, prendre un mur, se laisser surprendre par des gravillons dynamiteurs. On s'est fait ensevelir ; V. avait vu les policiers elle aussi. Sur la plage, sous la couverture en polymère brillante, elle regarde les gyrophares tourner sur les voitures vides. Elle devine les silhouettes des agents, debout sur la falaise, figures noires découpées net dans le ciel étoilé. Elle se dit que ceux qu'on avait croisés avant de traverser les glissières étaient peut-être parmi eux. Un bruit d'hélicoptère arrive de la terre, sans que l'on puisse encore le voir. Le bruit d'accélération des motards résonne étrangement dans sa tête, jusqu'à masquer le chahut des galets réclamés par la mer. V. ferme les yeux.

Ils patrouillent encore à la nuit tombée pour essayer de pêcher quelque chose de ce qu'il reste. Tous sont là, à tracer des cercles au sol avec leurs phares et leurs survols, sauf deux types sous une bâche, un commissaire et un légiste imberbe aux joues comme de la mue de serpent. Le légiste désœuvré tue le temps en grignotant un casse-croûte de service laissé par les policiers, des Pépitos aux emballages pleins de sable et des galettes nature qu'il saupoudre d'une sorte de levure. Les bourrasques font voler ces poudres.

Sur l'horizon, une clarté donne l'impression que l'orage n'est pas fini, mais il n'y a plus rien qui tonne, plus rien qui flashe. L'hélicoptère trace des éclairs réguliers et muets au-dessus du plafond d'eau. On dirait que la surface est cramée. V. n'a pas voulu quitter la plage tant que les recherches n'étaient pas finies. Elle porte une couverture de survie dorée, chiffonnée, parsemée d'écailles incongrues de tourmaline. À chaque seconde, je l'imagine contempler les flashes à la recherche du pire. Elle se dit que les pales pourraient découper les cimes des cyprès et que ça tournerait à la tempête de sciure, de sable et de levure de bière. La surface déforme les perspectives. Le projecteur de l'hélicoptère illumine de temps en temps les faces tannées comme des croûtes de cuir de l'inspecteur et du légiste au casse-dalle infini. Elle imagine que tout à coup le pilote perd le contrôle de son stick et que l'hélicoptère vrille en tornade, le pilote ne sachant plus si les pales sont le prolongement de son corps ou si c'est l'habitacle qui tourne comme un derviche. Elle ferme les yeux. La queue de l'appareil balaye le ciel en rase-mottes, puis tape dans la petite cabane de fortune où le commissaire regarde le légiste s'empiffrer. La machine continue de projeter des lumières comme des stroboscopes qui déboussolent les sternes et les choucas. Une pale tronçonne net un grand pin qui s'abat sur l'une des Jeeps. Le légiste, imperturbable au milieu des alarmes de voitures et de la fumée noirâtre des moteurs éventrés, examine les membres déchiquetés du commissaire et continue de croquer dans sa galette, qu'il n'oublie pas d'agrémenter de levure par petites pincées, à intervalles réguliers.

L'hélicoptère éclate la surface de la mer, comme quand on fait la course sur la plage l'été pour être le premier à l'eau. Puis il disparaît dans un dernier soleil, faisant exploser la foule des flics présents sur la plage. Ensuite elle a du mal à imaginer plus de désastres. Elle aimerait qu'un dernier agent, épargné parce qu'il est resté à l'abri dans une des Jeeps, vienne l'avertir qu'Isabella est sortie de l'eau, laquelle coupe la parole à l'agent pour déverser un tas d'insultes sur mon corps absent, pendant que Stella apparaît elle aussi et prend V. dans ses bras, comme si tout allait enfin aller bien. La culpabilité d'être la seule qui s'en est sortie, la colère aussi, s'envolent presque, en brume, en silence. L'épave de l'hélicoptère, comme une ombre sur les paupières, relâche quelques bulles majestueuses qui claquent à l'air comme si le dernier souffle des flics au milieu des herbiers était un vent insignifiant et le rêve de V. prend fin. Elle est réveillée par un frisson ou par d'autres bruits qui la rappellent à la recherche des corps, de nos corps, Stella, Isabella, moi. Le chien, elle dit. Quel chien, demande le fic, il y avait un chien dans la voiture ? Non, il faut que j'aille nourrir Ricardo, dit V.

ricardo

V. grimpe sur la digue et court le long de la plage, évitant les quelques plagistes qui continuent de monter leur stand en septembre. Sa course est rythmée par un traveling sonore, un medley de radios. Quand elle arrive enfin sur le sable, elle met quelques secondes à reprendre son souffle. Je la vois se pencher puis lever la tête vers l'horizon. Ses paupières sont comme inondées d'huile. Puis elle sent Ricardo, un bâtard de berger suisse, qui lui lèche la main.

vocal
non
lu

J'imagine V. assise sur la dune, dans la couverture de survie en bronze. Toutes les silhouettes disparaissent. Je la remarque alors, assise sur une chaise, face à moi, qui observe mon propre avant-bras, derrière des lunettes aux verres fumés. Elle vient imprimer sa main sur ma peau, mais aucune marque de soleil n'apparaît. Autour de la chaise, c'est la chambre qu'on a partagée cet été au foyer, sombre, méconnaissable. Elle ouvre la bouche comme pour dire quelque chose, mais ne dit rien. Je vois qu'elle se mord la lèvre inférieure. Elle respire mal dans ces larmes salées. Je pourrais ne pas la reconnaître car les ovales des verres déforment son sourire. Elle enlève ses lunettes et elle est seule. C'est la première fois qu'elle est seule depuis l'accident. Ricardo dort sur le paillason, comme s'il voulait quand même monter la garde pendant son sommeil. V. prend un des burners colorés dans mon sac et elle compose mon numéro. Elle laisse sonner jusqu'au répondeur. Elle voudrait laisser un message, elle écoute sonner sans respirer. Il est alors possible de reprendre son souffle. Elle penche la tête et un paquet d'eau sort de ses narines, comme si elle venait de boire la tasse. Quelques gouttes atteignent ses lèvres. C'est salé, mais tout est salé. Un goût de cardamome écrasée aussi. Elle est restée allongée longtemps sur le côté et son épaule est engourdie.

Le sang circule de nouveau, mais c'est comme s'il se précipitait. Sur son avant-bras, il y a désormais son tatouage de nouveau boursouflé, la face d'une divinité crucifiée dans laquelle lire on ne sait quel avenir, comme apparue sous des ongles sales, une anémone, un buvard de peau, telle la pulpe d'un doigt qu'on aurait laissé tremper dans une piscine tout un après-midi. Elle a laissé un message sur mon téléphone. Elle a appelé, quelques heures après la scène de sauvetage sur la plage, dans le silence d'une chambre à l'abri des bruits des pales et des balayages des projecteurs de recherche. V., en rentrant, a trouvé l'appartement comme on l'avait laissé, les parts de gâteau sous un saladier renversé, à l'abri des insectes. Elle a poussé l'assiette du dos de la main pour que le gâteau s'éloigne et que le dégoût disparaisse. Elle a pris les morceaux secs entre ses doigts, ouvert une fenêtre et émietté ma part sur le rebord. Des mouettes volaient au-dessus du port. Elle a écouté le silence, un silence qui n'existe que dans les villes du bord de mer, un silence qui vient du milieu de l'océan et qu'aucun mur n'ose arrêter. Elle a imaginé que les mouettes qui mangeraient ma part de gâteau mangeraient peut-être aussi ma chair un jour ou l'autre et il a fallu qu'elle fasse un effort pour chasser cette idée. Un peu machinalement, elle a pris le téléphone et a composé mon numéro. Et après les tonalités, elle est tombée sur la messagerie. Ce message, c'est sans doute en grande partie du silence. Mais elle laisse malgré tout un signe après les tonalités. Elle prononce quelques mots, avant une longue pause : c'est moi. Ensuite elle dit que c'est comme si elle s'y attendait. Elle dit : j'ai l'impression de me tenir à rien,

comme on se pencherait depuis un pont, depuis le pont Saint-Hubert, même. Elle n'est retenue que par huit phalanges, six, quatre, deux, mais sans pourtant jamais lâcher. Elle raconte ses allers retours en apnée entre la surface et l'épave qu'elle ne réussissait même plus à repérer dans la profondeur, dans la nuit, dans le choc de se sentir partir, d'avoir l'impression qu'on ne sait plus rien, parce qu'on ne sait plus respirer. Curieusement, tout était si calme autour. Sur l'horizon, il y avait bien les orages, mais j'avais disparu ; j'avais emporté Stella et Isabella avec moi et j'avais failli la tuer elle aussi. Le paysage autour de V. change. Ce n'est plus l'appartement, je la vois maintenant sur la plage, à l'intérieur d'une cabine téléphonique éclairée au néon et menacée par les vagues, monologuant dans ma direction comme si j'étais à même de l'entendre. Elle se rapproche du rivage, les cheveux détachés. Elle raconte la clarté de l'eau proche des rochers. Ses mouvements empêchés par des vêtements froids, quand elle voit des empires de laminaires pleurer sous elle en catadoupe, et l'épave du break, introuvable. Elle dit que j'ai dû fuir, comme d'habitude. Elle dit qu'elle ne réussit pas à lâcher de vraies larmes, que les siennes sont comme des billes de gelée amère. Elle dit que ses larmes sont presque mécaniques, réflexes. Elle dit que ça coule comme quand on explose les bouées des algues, les touffes rendues bêtes par deux heures de butin d'étrilles. Elle observe les flics shooter dans les goémons, appeler ça le robert. Certains s'amuse à se les balancer à la figure sur la plage. Elle dit : j'avoue ne pas savoir ce qui arrive quand on fait trop d'apnée après avoir plongé, mais il fallait bien essayer de vous trouver.

Ses paroles sont sourdes et difficiles à écouter. Elle s'installe à la fenêtre. Elle imagine, de l'autre côté du réseau, la poche d'un cadavre face dans le sable, lentement bercé par les courants du banc, couleurs de l'écran du burnier qui frisent derrière le tissu en toile, noyé. Il y a un prisonnier dans le château d'algues. Un coup de soleil, comme un tatouage imaginaire de salamandre bleue, lui gratte l'avant-bras. Sous les ongles, il y aurait des perles de sang comme des rubis minuscules incapables de composer quoi que ce soit. Elle pensait s'évanouir à chaque instant mais c'est comme si on la punissait d'avoir sorti la tête de l'eau, comme si le sommeil n'arriverait plus jamais. Quand elle se penche à la fenêtre, le vent sature tous les sons. Elle dit qu'elle connaît mon numéro par cœur, qu'elle ne voit pas comment elle pourra l'oublier. Elle le répète, une suite de chiffres, un mirage calme qui n'est pas assez fort pour empêcher la disparition. L'obscurité soulage, elle répète trois ou quatre fois pour elle-même. Le vent tombe brutalement. Un silence si commun, de ceux qui nous entourent quand on se réveille au milieu de la nuit dans une ville endormie. On ne sait pas si on entend ou si on rêve une ventilation aiguë, une sirène du port, une brise régulière qui caresse des murs humides. On a oublié où on s'était endormi, les dispositions des choses et des murs autour. Ça prend quelques secondes pour émerger, remeubler l'espace. On pourrait penser qu'elle va raccrocher; elle dit qu'elle ira à la cérémonie pour Cosmos dans quelques heures. Elle regarde sa montre pour dire combien de temps il lui reste d'insomnie avant de retrouver les familles. Mais avant de dire quoi que ce soit de plus,

elle est coupée par un signal occupé et c'est de nouveau le silence à peine adouci d'une brise, avec deux trois sternes silencieuses qui volent de la plage à la rambarde et de la rambarde à la plage jusqu'à épuisement de la nuit.

En écho trompeur à quelques centaines de mètres, un téléphone sonne dans le silence d'un appartement avec vue mer. Un voisin n'a pas fermé les volets avant de dormir. On voit la dune depuis le foyer de jeunes travailleurs. Là-bas, comme en double file des rochers, cinq ou six camions de flics et d'ambulanciers éclairent par flash la surface d'huile de la baie. Ricardo dort sur deux serviettes de bain pliées au bas de la fenêtre. V. s'approche et tend la main vers le chien, qui vient coller son museau dans sa paume. Les gyrophares se sont tus, mais ils ont laissé les lumières envahir l'horizon. On peut aussi voir des petits points rouges cramer par intermittence, au rythme des inspirations de deux ou trois fumeurs. Sous six mètres d'eau, un corps coule, et c'est tout sauf désagréable si on ne lutte pas. C'est comme entrer la nuit dans la chambre, avec l'autre qui dort et qu'on ne doit pas réveiller, avancer à tâtons le long de murs en déguisant ses mouvements d'un voile invisible. Il faut s'allonger sans attirer l'attention, sans s'imposer dans son rêve. Elle rêve de l'épave du break qui coule jusqu'à toucher le fond. Elle rêve qu'il y a un nuage de substrat qui se soulève et silencieusement avance sur des plongeurs comme une tempête de sable. Elle se souvient des questions des flics et du légiste. À quoi il pensait, ce conducteur, en allant rouler de nuit vers les criques. V. ne leur a pas dit,

mais elle a comme l'impression que les feux étaient éteints, que j'avais peut-être éteint les feux. On s'amuse à ça de temps en temps. Elle pouvait se souvenir de deux ou trois moments, la nuit dans l'habitacle. Par exemple, on rentrait du club. On avait tardé dans les douches après une plongée. Elle ne sait plus quelle plongée, sans doute en juillet. Et une autre fois aussi quand elle sortait du travail aux aquariums, un peu plus tard dans la saison. Parfois, la lumière de la mer est suffisante pour voir la route. Et les phares empêchent de voir les étoiles. Elle ne se souvient plus si elle regardait les étoiles lors de la sortie de route. Elle a dit au flic qu'elle avait l'impression qu'elle avait les yeux fermés quand le break avait fait une sortie de route. Il y a eu un écart, dit un des flics. Si seulement on pouvait savoir à quoi il a pu penser, dit le légiste. L'autre flic secoue la tête en signe de protestation et croque dans un morceau de gâteau. Puis il demande à V. quelques informations sur sa sœur. V. regarde les spots d'hélicoptères balayer la mer comme des lasers de discothèque. Dites-moi tout, dit le flic. Il cherche sur le papier sur lequel il a écrit les prénoms. Dites-moi tout sur Stella.

habitable
qui
coule

L'eau recouvre presque ses cuisses, qui forment alors des îles menacées mais étonnamment paisibles. Les panoramas verticaux prennent la couleur glauque d'un océan. Stella est la seule à avoir bien mis sa ceinture de sécurité. Son visage effleure les jambes mortes d'Isabella, coincées sous la dislocation des feuilles vitrées. Rien ne la réveillera. V. frappera la vitre quatre fois avant de détruire l'ensemble. Le corps de Stella, lui, reste stable, maquillé par les traces des lanières. Sur le thorax et le cou, les tranches de la ceinture ont brûlé jusqu'à ouvrir sa peau. Apparaît un dessin rose de flèche sans fin : des sillons de sang qui trouvent un chemin dans l'air captif de l'habitacle, à même d'être tout inondé. Il y a encore un souffle qui tend l'arc et retient la flèche à la limite du fascia chiffonné émergeant de sa nuque. Pendant un temps sa posture dans l'habitacle est intègre ; elle respire inconsciemment dans une bulle d'air semblable à la vie de l'autre côté de la surface. Les poings inutiles de V. tapent le carreau comme des coussins. La quatrième fois qu'elle frappe, et qu'une pointe trouve enfin prise, le coin de la vitre éclate et d'un coup presque tout l'habitacle est rempli. V. rampe plus qu'elle ne nage, sur mon corps comprimé d'abord, l'élan de l'eau nous ayant amalgamés, puis le long du feuilleteage emprisonnant du pare-brise,

remontant l'eau qui dévale et emporte la mosaïque de verre et de chair sur son passage. Il y a sur sa peau comme un lourd vêtement de verre trempé. Dans le sombre du remous, on croirait que les paillettes pilées forment l'image sereine d'un rai de lumière traversant une pièce et illuminant mille poussières aussi brillantes qu'invisibles. Puis personne ne pense plus à rien. Les particules transparentes de l'habitable se mêlent aux corps disloqués. Il y a, sur les rangs arrière, les blessures de Stella immobile qui s'ouvrent plein champ. Ses épaules se coiffent de son sang, des nuages qui se mêlent ensuite aux litres de mer pour noyer ses poumons. Dix mètres, trente mètres de chute, des abysses pour se noyer finalement dans son propre sang. Un autre éclair rouge griffe temporairement l'avant, une rayure qui disparaît vite, anodine. V. a quitté l'habitable en écorchant ses mains. Elle émerge une première fois. Ses mains trouées goûtent la pesanteur de l'air oubliée, puis repoussent la surface dans des réflexes de nage. Et cette eau sur ton visage, c'est peut-être la mer; ce sont peut-être des larmes. Après une première respiration dans le bouillonnement, elle cherche instinctivement le bras de Stella dans l'immensité, puis une partie de son corps à laquelle se raccrocher mais il n'y a rien. Chaque fois qu'elle expire, elle crie. Il n'y a rien de plus qu'un torrent qui aurait tout dégagé, la tôle et la chair, dans un rêve qui s'échappe trop vite. Il n'y a plus rien que les courants qui compressent et débilitent les corps. Il n'y a plus rien qu'une chambre enfumée dans laquelle on tâtonne et combat et survit pour finalement découvrir un miroir embué sur lequel il est impossible de discerner des visages.

Quelques lueurs sur des joues, au rythme des tonalités
dans le vide, c'est tout. Elle replonge, dix fois, mille fois.

cardamome

Le matin de l'accident, on avait fait un gâteau avec V. et on n'avait pas tout mangé. Il restait deux parts pour le soir. J'avais mis un saladier retourné sur l'assiette pour éviter que les mouches aillent se servir.

restes

Trois mois plus tôt, je ne connaissais ni le goût de la cardamome ni la plongée. Tout le monde souriait en disant : ça y est, c'est l'été. Je me souviens que c'était une journée normale au travail. J'avais fait de la manutention. J'avais passé une partie de l'année à agraffer des câbles chez des gens, à agrandir des trous à la tarière et à trimbaler des poteaux. Ce jour-là, le dernier jour de mon contrat, je portais du matériel d'un point à un autre. C'était le premier jour qu'on passait vraiment en plein soleil. Alors qu'on préparait le terrain pour la trancheuse, une collègue nous a fait remarquer qu'un voilier s'était échoué sur un banc. Tous les maçons avaient arrêté leur travail pour regarder longuement la scène. Deux femmes avaient passé la matinée à faire des relevés de points où on devait enfouir des tubes. La plus jeune avait demandé à faire plusieurs trous pour chercher de la roche. On allait devoir procéder autrement, avec des kilomètres de bétonnage s'il le fallait, parce que tous les trous étaient inondés, sauf celui de la digue. Tous les chantiers devaient renforcer la digue. La patronne disait aux autres planteurs que, de toute façon, toutes les digues étaient bâties sur du sable. Un jour ça s'écroule, il n'y a rien de plus normal pour des grains de sable que de faire craquer des digues. Elle levait les épaules et disait : l'essentiel, c'est de ne pas se faire en plus bouffer par les lichens.

Ils rêvent de remplacer la terre émergée par des niveaux de digues. Après l'échouage du voilier, je me souviens avoir bougé, pendant une heure peut-être, des panneaux et des plaques de métal pour cacher les trous. Mais dans ma tête, c'est le trou noir. Je portais des choses sans y penser. Je me refaisais les doublages sur lesquels j'avais travaillé les soirs de cette semaine au studio. Il avait plu chaque fois ; on était restés à l'intérieur pendant les pauses. Une longue scène sans parole. Je ne sais plus pourquoi on l'avait regardée en entier, s'il n'y avait pas de répliques à doubler. Comme j'avais l'esprit ailleurs avec ces doublages plein la tête, j'ai dû trébucher, faire tomber la plaque sur le bitume et sur une grande flaque. J'ai croisé le regard d'une femme dans un appartement de la corniche, qui a fait un mouvement de recul derrière un rideau. J'ai le souvenir au même moment d'une partie de vêtement totalement trempée au contact de ma peau. Quelque chose de salé, pas de la pluie, qui aurait stagné là. Quand j'étais gosse, je m'amusais à courir le long de la paroi de Rochebonne entre deux lames. Il y avait près de l'éventail de pierre une sorte de traverse. Ils avaient construit la digue comme ça, par un rétrécissement soudain. C'était en descente, puis on débouchait sur des centaines de carreaux de pierre trempés par le sable. Tout le monde le faisait. Tout le monde finissait avec les vêtements trempés. Un jour, il y a quelqu'un, pas forcément un enfant, qui s'est fait emporter par une lame. Les flics ont sorti tous leurs jouets. Parfois, sans que je m'en rende compte, le bruit des pales atomise une partie de mes pensées. Au feu rouge, de nuit, en plein milieu d'un baiser. Je peux être en train de travailler

aux chantiers ou au studio de doublage, quelque chose de manuel, n'importe quel contrat d'intérim, de la manutention, avoir les bras enfouis jusqu'aux coudes dans la terre pour paysager des jardins, que j'entends tout à coup les pales tourner en tapage comme si ça montait depuis les nappes. Le pire c'est qu'ils n'ont rien trouvé ce jour-là. C'est un promeneur qui a signalé le corps gonflé, des jours après. Il paraît que sa ceinture s'était prise dans une cardinale qui ne découvrait qu'aux grandes marées. Il paraît qu'un chien l'a trouvé et joué une bonne partie de l'après-midi avec une chaussure en charpie. Tout le monde en uniforme en train de courir sur le sable après le chien et le pied du noyé. C'est le genre d'images qui revient hanter. Dès qu'on voit un hélicoptère survoler la côte, on y pense. En plus, il y avait toujours des hélicoptères dans les séquences qu'on doublait cette année, et toujours un paquet de personnages qui ne semblaient pas les remarquer. Je me suis relevé et j'ai continué à porter des morceaux de métal. Le vêtement ne sécherait jamais dans ces conditions. L'eau de mer ne sèche pas. Je me serais changé si j'avais dû aller au studio pour doubler, mais on avait fini les scènes. En vidant les poches du vêtement mouillé, je suis tombé sur le coupon-cadeau. Le logo du centre de plongée était un peu effacé par les plis de la poche et les poussières de sable. Les premiers numéros, ceux de l'indicateur, étaient déjà illisibles. Je me suis dit que si je n'appelais pas maintenant, je n'appellerais jamais. Alors j'ai appelé le centre et j'ai calé une plongée, la première. Je suis tombé sur Randy, que je connaissais du centre de voile, qui m'a dit qu'il faudrait voir avec la monitrice.

Il a dit un prénom, quelque chose en V. C'est comme si je ne pouvais retenir que le son vélaire, et ça m'allait bien de ne retenir que ça. Il a dit : tu verras au dernier moment, parce qu'il faudrait s'arranger avec les horaires de l'aquarium. Est-ce qu'on plonge en bassin ? Je ne veux pas plonger en bassin, j'ai dit. Il a ri. Non, mais avec la saison estivale qui commence, on a beaucoup de réservations. C'est plein, mais il y a peut-être des créneaux libres avec la nouvelle monitrice qui plonge dans les bassins, pour les nettoyer. Il a dit : alors je vais appeler l'aquarium pour qu'elle travaille là-bas plutôt la nuit. Je ne comprenais pas. Il continuait : tu plongeras avec elle pendant la journée, comme ça. Viens et vois avec elle. C'est la sœur de Stella. Ensuite, Randy a raccroché. Un petit nuage sorti de nulle part s'est mis à cracher une averse. Dans le ciel il y avait le Samu qui fonçait vers l'océan. J'essayais de le repérer, mais je ne voyais rien. J'entendais juste le bruit du moteur.